

## Préface

En 2025, l'association Racines coréennes a fêté ses trente années d'existence et la Voix des adoptés (devenue Voix d'adoptés) a célébré son vingtième anniversaire. Depuis leurs créations respectives en 1995 et 2005, la place des personnes adoptées s'est affirmée. Jusqu'au début du <sup>xxi</sup>e siècle le monde de l'adoption internationale s'organisait autour de trois acteurs, chacun avec sa logique propre : les candidats à l'adoption/parents adoptants ancrés dans une logique de résultat (obtenir un enfant), les intermédiaires de l'adoption, œuvres puis Organismes autorisés pour l'adoption (OAA), déployant une logique d'action (sauver des enfants de par le monde) et l'État assumant – peu ou prou – une logique de régulation. Il faut ajouter qu'en tant que véritable phénomène de société, l'adoption internationale ne laissait personne indifférent, chacun se forgeant sa propre représentation de celle-ci à partir, le plus souvent, de cas connus dans l'entourage.

Des années 1950 aux années 2000 environ 120 000 enfants étrangers ont été adoptés par des Français. Au cours de cette période, les trois acteurs précités ont en quelque sorte cogéré l'adoption internationale. Tels responsables d'associations de parents adoptants ou d'OAA participaient activement à l'élaboration des textes normatifs, jusqu'aux projets de loi et décrets d'application. Ce n'est que très récemment, notamment avec la loi de 2022 visant à réformer l'adoption, que l'État a affirmé pleinement ses prérogatives face aux deux autres acteurs. D'autant qu'il est aujourd'hui sous la pression de personnes adoptées, organisées en associations, en collectifs, prenant la parole, la plume ou la caméra, et qui entendent être respectées en tant que premières personnes concernées. Le chemin a été long, la reconnaissance difficile, pas à pas. Dans les deux dernières décennies, elles ont gagné voix au chapitre et droit de cité. Et ce faisant, elles ramènent parfois dans la lumière un cinquième acteur, encore plus invisibilisé : les familles de naissance.

Dans différentes instances qui ont à traiter de l'adoption internationale (le Conseil national de l'adoption notamment), les personnes adoptées sont encore trop peu nombreuses, toujours écoutées mais pas souvent entendues. Pourtant, elles remettent avec constance l'ouvrage sur le métier concernant la recherche de leurs origines dont aucune instance ne s'occupe vraiment

actuellement, alors que l'on sait, par un effet générationnel aisément identifiable au regard des différentes vagues d'adoption internationale (avec une acmé en 2005), que cette question se posera avec davantage d'acuité encore dans les décennies à venir. De même la question des pratiques illicites dans l'adoption internationale, avec le décevant rapport de la mission interministérielle qui s'y est penchée en 2022-2023, ne trouve aujourd'hui aucun début de commencement de réaction concrète de la part des autorités françaises. Il y a loin de la coupe aux lèvres.

Le livre d'Hélène Laffitte fait l'histoire de cette lente reconnaissance des personnes adoptées en tant qu'acteur à part entière de l'adoption internationale. Il est tiré d'une belle thèse instituée « Expressions et organisations des personnes adoptées d'origine étrangère en France depuis les années 1980 », soutenue à l'université d'Angers en 2019. Proposer et diriger cette thèse me tenait vraiment à cœur car depuis une quinzaine d'années que je travaille sur l'histoire de l'adoption, dans toutes mes conférences, colloques et interviews, et dans des cadres plus officiels, je n'ai jamais manqué d'insister sur l'importance de reconnaître ce « nouvel » acteur. Traiter ce sujet inédit imposait une approche pluridisciplinaire, d'où la codirection de cette thèse par Claudine Combier, professeure en psychologie clinique et psychopathologie à l'université d'Angers.

Hélène Laffitte dispose de plusieurs atouts et qualités qui lui ont été précieux pour écrire ce livre. D'une part le caractère éclectique – dans le bon sens du terme – de sa formation, du droit à l'histoire en passant par la philosophie et la sociologie. D'autre part, en tant que personne adoptée et membre de l'association Racines coréennes, elle possède une connaissance de l'intérieur des organisations de personnes adoptées et est en lien avec bon nombre d'entre elles. Tout comme une personne qui n'a pas été adoptée peut faire de la recherche sur l'adoption – ce qui est mon cas –, une personne qui a été adoptée n'est ni moins, ni plus légitime à le faire. Comme tout chercheur, Hélène Laffitte a juste dû se positionner – et se positionner de manière juste – vis-à-vis de son objet de recherche. Et elle l'a fait très intelligemment en conciliant son engagement associatif, la mise à distance de la chercheuse par rapport à son sujet et l'empathie pour les personnes concernées qui convient à ce genre d'étude. Incontestablement, ce double positionnement a été bénéfique. Cela a facilité les entretiens avec des personnes adoptées, mais aussi avec des spécialistes de la question et des institutions impliquées. Elle a également pu voir des documents, notamment des archives associatives, qui ne sont pas facilement accessibles.

Le livre est ambitieux, croisant une approche d'histoire du temps présent, très présent même, et d'autres sciences humaines et sociales : la psychologie (le sujet, le lien social, etc.), la sociologie (les réseaux, la famille, les organisations, etc.), l'anthropologie (l'identité, les racines, etc.). Et Hélène Laffitte y apporte en outre sa fibre philosophique. Elle saisit ainsi parfaitement les

différents temps de l'expression des personnes adoptées selon le genre et l'âge (l'enfance l'adolescence, l'âge adulte) et les évolutions de la période considérée (des années 1980 à nos jours), notamment avec l'apparition et le développement des réseaux sociaux numériques. Comment ne pas penser à Alfred et Françoise Brauner faisant dessiner les enfants de la guerre civile d'Espagne en lisant les belles pages sur les dessins de la petite Marie-Kim. Cette prise en compte de l'âge comme variable d'intelligibilité est fondamentale. En évoquant des « paroles passées sous silence », on se demande combien de personnes adoptées s'expriment sur leur adoption et comment les compter ? Comment saisir et prendre en compte celles qui ne s'expriment pas (ne le voulant pas ou ne le pouvant pas) ?

L'importance des générations est bien montrée dans ce livre avec dans les années 1990 et surtout 2000 les premières prises de parole des personnes adoptées, en tant que telles, dans les médias notamment. C'est la génération née dans les années 1960 et 1970, qui pose la première, et d'une manière générique, la question des origines et des destins de leurs familles de naissance. Les expressions artistiques sont très heureusement convoquées et Hélène Laffitte montre parfaitement leur importance dans la mise en visibilité des personnes adoptées. Les passages consacrés aux expressions des personnes adoptées sur Internet analysent finement ce qui se joue sur la toile, derrière les écrans et les pseudos, dans les têtes aussi, à travers les dits et les écrits, et comment cet espace change complètement la donne à partir des années 2000.

Dans les pages qu'elle consacre aux récits de vie des personnes adoptées et aux enjeux de l'identité narrative qu'ils portent, Hélène Laffitte décline toute la pluralité des témoignages des personnes adoptées, de la reconnaissance à l'expression de diverses souffrances dues à divers facteurs. La quête des origines, le lien entre expressions et recherche d'identité, est un des fils conducteurs du livre. Quand elle évoque les « non-dits et malentendus entre les personnes adoptées et les familles adoptantes », Hélène Laffitte y revient encore avec les notions de tabou et de conflit de loyauté. Elle démontre parfaitement le caractère aléatoire des démarches de cette quête, la multitude de motivations plus ou moins identifiées, et elle insiste sur l'absence d'accompagnement par l'État régulateur et les OAA de ces personnes dans leurs recherches.

Sur les associations de personnes adoptées, le livre est complètement neuf. Il n'existe pas d'autres travaux d'envergure en France sur ces associations, et peu à l'étranger. Droit d'aînesse oblige, l'association Racines coréennes est la plus étudiée ; pendant une décennie elle fut la seule à réunir spécifiquement des personnes adoptées. L'approche est très personnelle, voire personnalisée sur les fondatrices et fondateurs, les présidences successives. C'est aussi l'occasion de passer à une autre échelle avec l'intégration de l'association dans des réseaux transnationaux. Après la Voix des adoptés,

d'autres associations plus récentes sont évoquées, chacune ayant été créée sur des idées, des motivations et des temporalités générationnelles particulières. On comprend ainsi mieux les positionnements de chacune et leurs plaidoyers respectifs, toute la diversité et la richesse de ce milieu associatif en mouvement. Car il n'est pas figé et la question de la pérennité de ces associations et de leurs répertoires d'action est clairement posée.

Le livre d'Hélène Laffitte apporte une contribution très enrichissante à l'histoire de l'adoption et fait œuvre sensible dans laquelle les personnes adoptées pourront se retrouver et inscrire leur parcours personnel dans un contexte plus large. C'est là une belle illustration de l'importance du rôle social de l'histoire.

Yves DENÉCHÈRE

Professeur d'histoire contemporaine à l'université d'Angers,  
directeur de l'UMR TEMOS.